



JOELLE WILLIG

LE
MURMURE
DU
HAMEAU

Joelle Willig

Le Murmure du hameau

© Joelle Willig, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8819-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Jean et Emile, à jamais.

Pauline

Elle n'était pas très à l'aise avec l'avion. Mais malgré ses convictions écologiques et sociétales, (étudiante en sociologie, ses avis étaient bien arrêtés sur l'avenir de la planète et de ses habitants), ainsi que son passé familial, il fallait néanmoins l'admettre : elle ne pouvait pas se permettre le luxe d'un trajet en train.

Une dame d'une cinquantaine d'années la fixait, gênée, depuis quelques minutes. Toutes deux assises autour de la table partagée de la salle d'embarquement de l'aéroport de Montpellier, elles travaillaient sur leurs PC portables respectifs.

La société actuelle en était arrivée à cette situation incongrue, où, de parfaits inconnus pouvaient travailler côte à côte, dans un endroit public, sans même se saluer. Une consommation de place, de réseau. L'occupation d'un espace-temps commun, voilà le seul partage qui opérait. Car, selon Pauline, le vide n'avait pas – ou plus – sa place, et encore moins la douce flânerie d'une rencontre inattendue. Son regard bienveillant sembla décider la cinquantenaire.

Elle osa finalement briser le silence, malgré l'injonction sociétale de l'individualisme roi.

— Sorry, do you speak french¹?

Elle ne put retenir un petit sourire amusé.

Pauline avait 27 ans, grande et élancée, elle avait hérité de la blondeur de ses arrière-grands-parents alsaciens, et de leurs yeux bleus perçants. Depuis son enfance, son apparence avait toujours été remarquée. Bien que ses aïeuls aient dû s'exiler en Dordogne du temps de la guerre, puis ses parents déménager à Périgueux, Pauline n'avait pas attrapé ce ravissant accent du sud de la France et passait souvent pour une allemande aux yeux des « locaux ».

— Je suis française, Madame.

— Oh ! toutes mes excuses ! Comme nous prenons le même avion pour Bâle et que vous êtes... Je suis confuse.

— Ne vous excusez pas, cela m'arrive tout le temps. De quoi auriez-vous besoin ?

— Ça ne vous dérangerait pas que je vous emprunte votre câble d'alimentation un court instant ? Je n'ai presque plus de batterie et j'aimerais pouvoir envoyer cet email avant le départ.

— Bien sûr, tenez. Ce sera pour moi l'occasion de faire une pause.

— Mille mercis !

Pauline lui tendit le câble et referma son ordinateur.

Combien de fois cette situation s'était-elle déjà produite ? À nouveau, Pauline s'en amusa. Cela ne la dérangeait pas le moins du monde. Elle avait une affection toute particulière pour ses arrière-grands-parents et la culture alsacienne qu'ils lui avaient transmise.

Sa mère avait tout d'abord tenu à ce qu'elle choisisse l'allemand comme première langue, bien que ce ne fut pas aisé de trouver un collège le dispensant. C'est ainsi que Pauline et ses parents s'installèrent à Périgueux en 2008 pour qu'elle puisse suivre cet enseignement dans une école réputée. Sa mère n'avait connu ses propres parents que quelques années avant qu'ils ne décèdent dans un accident d'avion, et avait été élevée par ses grands-parents.

Ce drame avait hanté leur famille durant de nombreuses années, et quand la mère de Pauline donna finalement naissance à leur unique arrière-petite-fille, son arrivée dans le cocon familial fut un rayon de soleil qui leur insuffla une impensable seconde jeunesse.

Lorsque Pauline repensait à eux, c'était avant tout l'odeur du *Lamela*² de Pâques et des *roïgebrageldi*³ fumant dans la cocotte qui lui revenaient en mémoire. Les parties de *Schwartz Peter*⁴ avec son « pépé » ; et le sourire qui l'illuminait, et le rendait incroyablement beau derrière ses rides centenaires, quand il gagnait. Les chansons alsaciennes avec lesquelles sa « mémé » la berçait, blottie contre son tablier fleuri et délavé, qu'elle ne quittait jamais.

Sa comptine préférée était celle de la petite main qu'elle lui chantait à chaque fois que Pauline mettait son pouce en bouche.

*Dess isch de Daume,
der schittelt Pflaume,
der hebt se huf,
der tragt se heim*

*un der ganz klaane Stumbenickel esst se ganz allein.*⁵

Son arrière-grand-mère la promenait dans les parcs et les jardins et lui donnait les noms alsaciens des fleurs, *Mimosä*, *Dulip*, *Gänseblümle*⁶, et des fruits, *Erdbeer*, *Himbeere*, *Brombie*⁷. Pauline se délectait de cette douce mélodie, comme un secret qui les unissait contre le monde.

En y réfléchissant, Pauline se demandait encore si la thèse qu'elle préparait sur l'histoire des « Malgré nous »⁸ faisait suite à cet indéfectible amour que sa famille lui inspirait, ou le fruit d'une réelle passion pour la sociologie et la Seconde Guerre Mondiale.

Profitant de son attente en salle d'embarquement, elle avait décidé de remettre un peu d'ordre dans les différentes parties encore inachevées de son mémoire. Les prochaines semaines allaient être décisives dans ses recherches, et elle espérait beaucoup des entretiens qu'elle avait réussis à obtenir.

La jeune femme s'était déjà rendue de nombreuses fois en Alsace pour rencontrer certains des derniers survivants de cette incorporation forcée, mais cette fois-ci était particulière. Sous l'insistance de son petit-ami Robin, elle allait rencontrer sa belle-famille et fêter Pâques avec eux.

Tout dans cette rencontre l'effrayait. Robin était le quatrième enfant d'une grande famille dont elle n'arrivait toujours pas retenir les mille prénoms. Famille qui vivait dans un vaste domaine, anciennement agricole, sur lequel les sœurs et cousins éloignés avaient également construit leurs maisons et fondé leurs familles. Et puis, avec son mémoire, toutes ces fêtes allaient prendre du temps.

Pauline s'inquiétait déjà suffisamment de l'échéance fatale qui se rapprochait inexorablement, pour ne pas se rajouter d'interminables après-midis, coincée entre la grande tante et le beau-frère alcoolisé. La vibration de son téléphone la sortit brusquement de ses pensées.

Son petit sourire attendri ne laissait pas de doute sur l'origine de l'appel.

— Oui maman je suis en salle d'embarquement. Tout va bien, on en a déjà parlé. Je sais que tu aurais pu m'emmener. Ne t'en fais pas, je t'envoie un message au moment même où j'atterrirai. Promis. Essaie de te changer les idées, j'arrive dans 1h10. Je t'aime.

Pauline ne pouvait pas lui en vouloir, depuis la mort de ses parents et malgré

tous les psys consulté, cette angoisse ne la quittait pas. Pauline et sa mère en avaient souvent discuté. Elles étaient toutes les deux d'accord sur le fait que Pauline ne devait pas vivre dans cette peur, elle non plus. Mais à chaque voyage en avion, c'était plus fort qu'elle.

Pauline saisit son téléphone, lui envoya un selfie tout sourire et coupa le wifi, l'embarquement commençait.

Une fois installée à bord de l'avion, par habitude - à l'arrière -, Pauline sortit ses indispensables compagnons de route : son stylo quatre couleur, un carnet de notes déjà bien noirci, et le nouveau bestseller de l'année sur une épopée générationnelle à travers l'Italie, glané quelques jours auparavant. Avant d'attaquer son ouvrage, elle saisit son bloc-notes et se concentra, avec comme éternel soutien, un paquet de Pim's à l'orange. Une idée lui était venue durant l'attente. Elle s'était mise en tête de tenter d'y voir un peu plus clair à travers le complexe arbre généalogique de Robin.

Depuis son enfance, son principal sujet d'intérêt avait été les gens. Leurs liens, leurs interactions, ce qui les animaient. De mémoire, elle s'attela à retranscrire fidèlement ce que Robin lui avait expliqué par téléphone sur sa famille.

Parents : Sylvie et Guy

Sœurs : Céline 43 ans (mariée à Antoine), Elodie 41 ans (en Australie) et Aurélie 34

Grand-père : Walter

Neveux : Nathan et Eliott 21 ans (enfants de Céline et Antoine) et Kauri et Toa (enfants d'Elodie et Ari)

Cousin (?) de Guy : Charles + sa sœur Marie

Pauline s'arrêta quelques instant et se relu. Elle n'était plus très sure des liens de parenté entre Guy et Charles, car il ne lui semblait pas que Robin ait précisé que Marie était également la cousine de Guy, ce qui évidemment, ne collait pas.

En tous les cas, elle se rappelait que la seconde branche de la famille de Robin descendait de l'oncle de Walter. Elle rajouta :

Arrière-grand-père Nicolas (père de Walter) et son frère Peter (grand-père de Charles et Marie ?)

Samedi 18 juillet 2009

Walter avait rajouté un joli nœud papillon bordeaux sur sa tenue déjà très élégante. Depuis toutes ces années, il savait que Sylvie refusait de fêter son anniversaire et il savait aussi pourquoi. Il se regarda dans le miroir et se trouva encore bien droit pour son âge, et même « séduisant ».

Il ne lui apportait jamais ni cadeau ni fleurs, mais il savait qu'elle appréciait son petit effort vestimentaire. Car, il le faisait depuis maintenant 29 ans. Date à laquelle son fils lui avait présenté celle qui deviendrait sa seule et unique belle-fille. Haute en couleur et possédant un caractère bien trempé. Contre toute attente, leur complicité fut immédiate et réciproque.

Néanmoins, il restait son propre patron lui aussi. Il n'avait toujours pas cédé à leurs demandes insistantes de prendre une femme de ménage et encore moins une infirmière. Il prenait soin de lui tout seul, tout simplement, et ne serait jamais un fardeau pour personne.

Du fond du tiroir de la commode dans l'entrée, il extirpa une clé, et se dirigea vers un petit meuble caché par la bibliothèque. Il ouvrit le tiroir du haut et, délicatement, en sortit le portrait d'une jeune femme d'une quarantaine d'année. Il la caressa longuement du bout des yeux et lui murmura : « Regarde comme je suis encore beau avec. Quand je te rejoindrai, je le porterai aussi et je serai encore celui que tu choisiras. »

Walter reposa le portrait dans sa cachette avec douceur et replaça discrètement la clé, comme s'il avait été observé.

En sortant de sa maison qu'il ferma à clés, il se reprocha de n'avoir pas pensé à son chapeau. Ce mois de juillet était déjà très chaud et « *ils voulaient encore plus chaud* » dans les prochaines semaines.

Il s'avança sur la petite allée qui le séparait de ses voisins, Suzanne et Charles, et trouva ce dernier allongé sur le dos, sous sa porte de garage à demi ouverte, cognant de toutes ses forces avec un marteau sur la partie métallique de l'ouverture.

Walter cria à travers le vacarme pour se faire entendre :

— Bonjour Charles !

Charles, surpris, se cogna la tête contre la porte et étouffa un juron.

— Ah bonjour Walter ! Désolé... Je ne suis définitivement pas un bon bricoleur.

— Un problème avec la porte de garage ?

— Oui plutôt, elle refuse de s'ouvrir entièrement.

Walter consulta sa montre et se rendit compte qu'il avait pris un peu plus de temps que prévu pour se préparer. Il était déjà midi passé.

— Je suis attendu chez Sylvie pour le repas mais je peux venir vous donner un coup de main en rentrant si vous le souhaitez.

— C'est très gentil. Je vais essayer de me débrouiller seul. Elle va bien finir par me céder. Je suis plus à l'aise avec les moteurs classiques que ces gadgets modernes, je dois l'avouer.

— Comme vous voudrez. Je peux aussi en parler à Antoine ou Guy.

— Non, non, vraiment ça ira. Merci beaucoup !

Voyant que Charles avait repris son ouvrage, Walter passa son chemin et accéléra le pas. Il avait toujours bien aimé Charles et il n'envisageait pas une seule seconde de le contrarier pour une porte de garage. Il en avait vu d'autres des hommes qui tenaient à faire les choses par eux-mêmes et sans aide, à commencer par lui. C'était une qualité qu'il appréciait, et respectait.

En arrivant devant la maison de son fils, à bout de souffle, Walter fut pris d'un malaise. La chaleur, sa tenue - un peu trop habillée certainement - et sa stupide idée d'accélérer. Décidemment ce n'était plus de son âge, il fallait le reconnaître. Il n'eut pas le temps de chercher une chaise ou d'appeler à l'aide. Son corps tout entier ne lui répondait plus. En une seconde, il gisait au sol sans connaissance.